

Roberto Garcia Saez

UN ÉLÉPHANT DANS
UNE CHAUSSETTE

Roman

Atramenta

QUAND SONNE L'HALLALI

Açores – Juin 2005

« J'en connais un qui doit avoir perdu de sa superbe à l'heure qu'il est. Terminé la gloriole, n'est-ce pas, Monsieur Roméro ? »

Paul Harrisson avait enfin sous les yeux le papier du *Daily Times*. Sa secrétaire l'avait placé bien en évidence dans la revue de presse du matin. Tous les éléments qu'il désirait voir publiés y étaient mentionnés. Le titre, accrocheur, lui avait arraché un sourire. Une lecture négligente pouvait laisser croire qu'on avait escroqué quatre milliards de dollars à la Fondation au détriment des populations dont celle-ci s'occupait dans les pays en développement.

Faux. Et invraisemblable si on faisait l'effort d'y réfléchir cinq minutes.

Paul, qui enquêtait sur cette affaire depuis de longs mois, connaissait le volume exact de l'évaporation : un million sept cent mille dollars. Cette commission occulte lapinait maintenant en catimini sur les comptes bancaires de soi-disant bons apôtres de l'humanitaire, au lieu de servir à acheter des médicaments, des préservatifs ou des moustiquaires. « Plus pour longtemps », songea Paul en attrapant son mobile.

Il composa un numéro au Congo.

– Bonjour Kingsley. Merci pour le papier. Tout y est. Et bravo pour le titre. Très racoleur !

Paul abhorrait les salamalecs au téléphone. Kingsley Burns mit du temps à reconnaître la voix sèche de son interlocuteur. Il émergeait à grand-peine d'un sommeil boueux et la musique de l'*Ibiza bar* tambourinait encore dans sa tête. Il grimaça de longues secondes en cherchant à coller un visage sur cette voix, tout en essayant de se souvenir comment la fille qui dormait les seins à l'air dans son lit s'y était fourrée.

— Ah, c'est toi Paul. Salut, quoi, quel titre ?

Son éponge de foie le lançait et il avait le cerveau aussi sec qu'une serpillère neuve. Un fond de gin lui faisait de l'œil sur la table de nuit. « C'est pas le moment, Ducon », se dit-il.

— Humm, je vois que tu as encore fait du terrain hier soir...

Dans la bouche de Paul, ces mots sentaient le confessionnal. L'humour grivois n'entraît pas dans son répertoire.

— Le titre de ton papier sur le Congo dans le *Daily Times*. Bien vu le coup des quatre milliards, reprit-il en feignant de ne pas entendre le bâillement qui lui parvenait de Kinshasa. « Un peu gros, mais bon, pour l'info, c'est toi mon boss... »

— Tu voulais du bruit autour de ton affaire, non ? Alors du bruit, tu vas en avoir.

— Et je t'en remercie.

Paul avait connu Burns à Londres alors qu'il débutait comme flic dans la City en tant qu'enquêteur d'une unité de lutte contre les crimes financiers. Pour se guider dans ce milieu inconnu, il avait déniché Kingsley, un fait-diversier du *Daily Times* qui y traînait ses oreilles paraboliques depuis plusieurs années déjà avec, à son tableau de chasse, quelques scoops bancals mais vendeurs.

S'échangeant dans des recoins discrets bons tuyaux contre infos officieuses en avant-première, ils formaient une bonne paire. Leurs productifs renvois d'ascenseur leur avaient valu d'être bien notés par leurs hiérarchies, avec, au bout, une récompense. Harrison

avait été détaché à Trahfcrici, une toute nouvelle unité internationale de police basée aux Açores chargée de lutter contre la corruption dans le monde onusien. Kingsley avait pour sa part décroché un poste dans le prestigieux service étranger de son canard. Et, pour tous les deux, la République démocratique du Congo comme terrain d'investigation.

Le jour où ils avaient appris qu'ils allaient continuer à fureter sur les mêmes pistes, ils s'étaient promis à nouveau une indéfectible coopération. Flic et journaliste main dans la main ? Et alors ! Qui y trouverait à redire puisqu'ils œuvreraient pour une cause irréprochable caracolant en tête de gondole dans les grandes surfaces du prêt-à-penser : la lutte contre la corruption dans les pays en développement.

Depuis son arrivée aux Açores, Paul appelait donc son camarade régulièrement pour qu'il l'aide à tenir ses dossiers à jour.

Comme l'indiquaient les articles que le service recherche et documentation de l'unité collectait pour Paul, Kingsley aimait l'investigation, ou, au moins, essayait-il de le faire croire à ses lecteurs.

« L'ONU s'enlise à Kinshasa – des milliards de dollars pour rien ? », « Massacres au Nord-Kivu, la communauté internationale se tait », « Viols de masse dans l'est du pays : un crime de guerre. Des soldats de la MONUC impliqués ». Ses titres claquaient.

Histoire de donner le change à ceux de ses confrères qui se piquaient de géopolitique savante, il se fendait parfois d'analyses sur l'évolution de la situation politique du Congo et sur les grands chantiers de l'action humanitaire dans le pays. Mais on l'y sentait aussi à l'aise qu'un trader dans une mine de charbon, avait noté Paul.

Kingsley avait maintenant retrouvé tous ses esprits mais toujours pas compris comment la fille, que sa conversation téléphonique n'avait pas réveillée, avait atterri dans sa chambre. Cela n'avait

aucune importance, car au fond il connaissait la réponse dans les grandes lignes. Et, elle, au moins, avait de jolis seins. « Pas comme la grue de l'autre jour », faillit-il balancer dans le téléphone.

— En tout cas, Paul, je compte bien que ce papier fasse avancer ton enquête et que tu me donnes de la mitraille pour canarder mes connards de confrères.

— Compte sur moi. Ah, une dernière chose avant que je te laisse retourner sur le terrain...

Kingsley jeta un œil fatigué sur la fille et ignora le trait. Harrisson et sa morale aux fesses serrées lui cassaient les pieds.

— Dee Dee, c'est bien le nom d'un des Congolais que tu as rencontré quand je t'ai demandé le mémo sur Roméro ?

— Ouais, c'est ça. Avec des yeux de biche et un cul tout pareil, rigola-t-il. Pourquoi ? C'est important ?

— Je ne sais pas encore très bien. Je te ferai signe si c'est le cas. Encore merci, Kingsley, et à bientôt.

Harrisson détestait se sentir satisfait de lui-même. Ce sentiment se muait trop souvent en arrogance et les arrogants lui donnaient des envies de mordre. Il avait observé nombre de ces individus se débattre dans ses filets de flics. Ceux qui, avec suffisance, se placent au-dessus des lois, au-dessus des gens du commun qui triment pour gagner leur vie, le mettaient hors de lui. Il ne voulait en aucun cas ressembler ne serait-ce qu'une seconde à ces filous qui claquent du fric comme s'il poussait dans leurs poches alors qu'ils le piquent dans celles des autres.

Pourtant, à ce moment précis, il ressentait une légère ivresse, comme un signe avant-coureur d'une victoire annoncée, qu'on aurait presque pu appeler de l'autosatisfaction. L'article de Kingsley allait faire trembler les murs de la forteresse onusienne à Kinshasa et à New York, il en était certain.

Plus personne n'oserait couvrir quiconque maintenant que l'affaire débordait sur la place publique. Roméro serait isolé et finirait par craquer.

Réprimant un sourire de contentement, le policier éprouva le besoin d'entendre la voix de sa femme. Elle saurait le faire redescendre.

Dans ce quotidien centré sur sa réussite professionnelle, l'éloignement lui pesait. Mais il avait accepté d'en payer le prix. Une telle promotion n'arrivait pas tous les jours dans une carrière. Et il avait pressenti que la chasse aux cols blancs véreux de haut vol lui vaudrait un jour une part – même modeste – de gloire.

À Margareth, il raconterait comment évoluait son enquête et lui assurerait être sur le point d'aboutir. Elle le féliciterait mais lui dirait de ne pas s'emballer, de garder la tête froide. Et puis, ils parleraient de leurs enfants. Il rêvait d'excellence pour eux. Et aussi des travaux qu'il comptait entreprendre dans leur maison de campagne en Normandie lors des prochaines vacances. Avant de lui dire au revoir, elle lui demanderait s'il souffrait toujours des coups de soleil. Pour la rassurer, il lui mentirait.

Il composa le numéro de leur appartement à Londres.

« Allô, Margareth, c'est Paul. » La conversation se déroula comme il l'avait imaginé. Au cordeau.

Elle lui passa ensuite les enfants. La petite maitrisait maintenant bien la lecture et jura de lui écrire sa première lettre. Elle avait décroché la première place de sa classe pour le trimestre qui s'achevait et racontait partout que son papa reviendrait couvert de médailles parce qu'il aurait plein de bons points. Son fils, peu loquace comme d'habitude, lui promit d'obtenir sa ceinture orange de judo à condition qu'il l'autorise à s'inscrire à l'atelier théâtre à la rentrée suivante.

Quand il raccrocha, il avait de nouveau les pieds sur terre.